

Tandis qu'ils traversent ensemble la route qui conduit à la ville de Toulon, les pieds de Célestine s'embarrassent par hasard dans une espèce de voile large et noir, étendu sur le bord du chemin. Un mouvement naturel de curiosité porte Anselme à examiner cet objet. Quelle n'est pas sa surprise en reconnaissant le manteau brun que le comte de Morelly portait lorsqu'il fut reçu pour la première fois dans l'hôtel de Vauban, et dont cet infortuné s'était couvert en partant pour aller visiter le tombeau de son épouse ! Cet événement fait d'abord frissonner Célestine ; mais Anselme s'en empare, comme d'un indice certain dont il se sert pour rendre la tranquillité à la craintive orpheline.

Le comte de Morelly, dit-il, a passé par ici : ce manteau en est la preuve irrécusable. Ne cherchons point à expliquer comment il l'a perdu. Le ciel a permis que nous l'ayons trouvé, sans doute pour nous faire connaître la route que ton père a suivie. C'est le chemin de Toulon : le comte s'est évidemment dirigé sur cette ville : c'est là que nous pourrons le trouver.

Les deux voyageurs se gardent bien de s'aventurer sur le grand chemin, car ils seraient obligés d'exhiber leur certificat de civisme aux nombreux démagogues qui parcourent la route battue, et l'impossibilité où ils sont de produire cette pièce essentielle à la sûreté de tous les citoyens, les exposerait à être conduits comme suspects dans les prisons de la république.

La prudence leur fait donc une nécessité de s'avancer à travers la campagne par des chemins détournés, espérant arriver ainsi inaperçus au terme de leur voyage. Mais qui dirait les peines et les fatigues de cette marche forcée ?

Les deux voyageurs ont continué de marcher tout le jour, et arrivent vers le soir sur une éminence couverte d'une forêt d'oliviers. Du haut de cette élévation, Anselme fait remarquer à Célestine le sommet des fortifications de Toulon, qui se dessinent au loin.

La fatigue d'une longue marche, la privation de tout aliment depuis deux jours, ont épuisé les forces de Célestine, qui ne peut plus avancer. Anselme, au désespoir, cherche de tous côtés si la Providence ne mettra pas sur sa route un abri momentané. Une lumière brille dans l'éloignement : à travers la verdure que les oliviers conservent malgré les rigueurs de la saison, ses yeux ont pu la distinguer !

« Ah ! dit le bon vieillard, le ciel a exaucé ma prière !... Célestine sera sauvée !... »

En parlant ainsi, le protecteur de l'orpheline, oubliant la faim qui le tourmente lui-même, et comme si l'ardeur de sa charité rendait à ses forces physiques toute l'activité que l'âge et la fatigue avaient considérablement affaiblie, soulève vigoureusement la jeune fille, la charge sur ses épaules, et la transporte avec une facilité qui tient du prodige à travers la vallée ténébreuse au fond de laquelle il a vu briller cette lumière opportune. Après un quart d'heure de marche, il arrive péniblement devant une maison solitaire, située au pied d'une colline, non loin du littoral de la Méditerranée. La porte de cette espèce de chaumière est entr'ouverte. Anselme hésite un moment, mais la douleur qu'il ressent de l'état de Célestine triomphant de son indécision, il se détermine à pénétrer dans l'intérieur de l'habitation rustique.

Au milieu d'une salle carrée et éclairée faiblement par une lampe qui va s'éteindre faute d'aliment, gît, sur un pauvre grabat, une femme d'un âge mûr mais pâle comme le malade qui touche à sa dernière heure.

Le premier soin d'Anselme est de déposer Célestine sur un siège vermoulu au pied du lit de l'inconnue. L'orpheline n'a pas cessé de vivre, mais son état d'inanition est tel, qu'elle ne saurait faire un mouvement. Le vieillard, s'approchant alors de la femme qu'il suppose endormie, la considère attentivement à la clarté de la lampe dont il s'est muni. Tout à coup il pousse un cri de surprise et de joie, car sur le visage de la malade il a reconnu les traits de la sœur de Berthoud, de cette bonne paysanne, nommée Marguerite, qui servit de nourrice à Célestine.

« Marguerite, lui dit-il d'une voix émue, me reconnaissez-vous ?... Je suis Anselme, »

A ce nom vénéré, la paysanne, faisant un effort pénible, articule ces tristes paroles à peines distinctes :

« C'est vous que je revois, monsieur ! Hélas ! dans quel état vous me trouvez !... Je n'ai plus que quelques heures de vie, car je sens qu'un mal aigu me dévore, et j'ai si longtemps manqué de soins, que je ne puis espérer de recouvrer la santé. »

Anselme presse avec amitié la main froide et décharnée que la malade lui tendait.

Pourquoi vous trouvé-je ici seule, abandonnée, reprend-il avec le ton d'une vive compassion ?

— Hélas ! monsieur, répond la sœur de Berthoud en donnant à sa voix une expression d'horreur, les scélérats qui frappent le pauvre peuple au nom de la loi ont assassiné mon mari !... Il y a quelques jours... j'étais avec lui à Toulon, et les monstres, sans avoir voulu l'entendre... l'ont fusillé sous mes yeux !... Moi, je voulais mourir aussi, mais... ils n'ont pas voulu de ma vie... les barbares !... Ici, où j'ai eu peine à me traîner, j'aurais peu de temps à souffrir... avant demain, s'il plaît à Dieu, je serai morte !..

— Marguerite, s'écrie Anselme, vivez pour un être qui vous est bien cher. Le ciel vous enleva jadis un fils bien-aimé ; les hommes ont tué mon mari ; mais sous ce toit vous n'êtes pas seule à souffrir. Voyez près de votre lit, c'est votre fille, c'est l'orpheline que vous avez nourrie de votre lait ; c'est Célestine !

— O ciel ! s'écrie Marguerite, en se plaçant sur son séant : ma fille est là !... ma fille se meurt !... et je ne puis la sauver !... »

— Je suis là pour la secourir, elle et vous ; mes soins pourront vous suffire à toutes deux. Dites-moi, ajoute Anselme, Marguerite, avez-vous ici quelques aliments ?... Célestine se meurt d'inanition.

— Hélas !... je n'ai pas même un peu d'eau !... répond la nourrice de l'orpheline.

— Eh quoi ! s'écrie le vieillard au désespoir, pas un peu de nourriture ! Célestine... ma chère Célestine, que va-t-elle devenir ? Marguerite, au nom de votre enfant, rappelez vos souvenirs : n'avez-vous aucun aliment à offrir à votre fille ?... »

— Aucun !... répond la malade. Depuis hier je n'ai point pris de nourriture... Un serviteur de Dieu, qui vit ignoré au milieu des rochers, vient de temps en temps m'apporter quelques secours ; mais aujourd'hui je l'ai vainement attendu... sans doute, il lui est arrivé malheur à lui... »

— Et cet homme, demande Anselme, où habite-t-il ?

— Derrière la montagne qui s'élève à droite de cette cabane, au fond d'un antre solitaire.

— Et quel temps faut-il pour y arriver ?

— Une heure au plus, répond la triste Marguerite... »

— Une heure ! reprend vivement Anselme, bien !... je sauverai votre fille !... »

En parlant ainsi, il approche du lit de Marguerite le siège où est placée Célestine. Avec le lambeau de laine qui sert de

couverture à sa nourrice, il enveloppe la taille et les pieds de la jeune fille, que le froid autant que le besoin de nourriture tient dans un état d'immobilité alarmant, puis, s'élançant hors de la chaumière, il se dirige vers la montagne où il espère trouver l'homme dont Marguerite lui a parlé.

Plus d'une heure s'est écoulée sans que Célestine soit revenu de son torpeur. Marguerite, du haut de son grabat, la considère avec cette tendre compassion et ce touchant intérêt qu'une femme ressent pour l'enfant qu'elle a nourri de son lait.

Cependant Célestine, à qui la douleur a enfin rendu le sentiment, fait un effort pour se relever ; mais sa faiblesse est si grande, que ses genoux ne peuvent la soutenir : elle tombe au pied du lit de sa nourrice, où elle se roule convulsivement, en poussant de faibles soupirs.

Marguerite, à cette vue, ne peut résister à l'impulsion de sa tendresse pour l'orpheline, et, rappelant toute l'énergie dont elle est capable, elle s'élançait hors de sa couche douloureuse. Mais, hélas ! aussi faible que la jeune enfant qu'elle s'est hâtée de secourir, elle éprouve elle-même un vestige subit qui paralyse ses efforts. Un instant elle chancelle, et perdant tout à coup l'équilibre, elle tombe sur le corps de sa fille bien-aimée.

(A suivre)

## EN FRANCE

Le gouvernement se prépare à frapper un grand coup sur les royalistes. On rapporte de bonne source qu'on a maintenant les preuves suffisantes d'une conspiration et que des arrestations auront lieu prochainement. La conspiration a été tramée à Londres et à Madrid et le comte de Paris s'est montré très proligue pour la cause royaliste. Ses représentants font preuve d'une activité extraordinaire.

L'influence des royalistes et leur argent ont eu beaucoup à faire avec le mouvement révolutionnaire qui se manifeste dans les cercles de Paris. On rapporte que la plupart des caqueurs qui donnaient le signal des applaudissements à l'assemblée socialiste Trivoli Vauxhall étaient payés par les royalistes.

Le plan des royalistes est de renverser la République par tous les moyens possibles, de susciter une révolution dans le peuple qui se manifeste dans les cercles de Paris et la protection au comte de Paris ou au duc d'Orléans.

On dit que le quartier général de la conspiration Royaliste-socialiste est à la Maison du Peuple et c'est à que la police est parvenue à se renseigner sur les projets des ennemis de la République.